



LE CORPS DES FEMMES À LA RENAISSANCE : ENTRE REPOUSSOIR ET FASCINATION

ANNE DEBROSSE (Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan/SIEFAR/CRLC)

Marie GOUPIL-LUCAS-FONTAINE (U. Panthéon-Sorbonne)

Avec « Le corps des femmes », Cornucopia prolonge des réflexions engagées depuis ses débuts sur les femmes et leur place à la Renaissance. Le Verger IV, « [Viol et Ravissement](#) », exploitait une thématique peu étudiée, mais qui concernait déjà le corps des femmes, objet d'une convoitise parfois encouragée et sublimée, parfois honnie et condamnée. Cette fois-ci, il s'agit de s'intéresser à un thème beaucoup plus large, à la fois rebattu et périlleux.

Rebattu, à l'heure où des maires de grandes villes interdisent les publicités sexistes (Londres, Genève et Paris) et où la « loi mannequin » a été votée en France, actes qui sont le reflet d'une véritable prise de conscience des enjeux de l'image des corps féminins présentés comme idéaux dans l'espace public ; à l'heure où les corps féminins voilés ou dévoilés déchaînent des polémiques virulentes et des flots d'écrits ; à l'heure où même les journaux sportifs consacrent leur une au « dernier tabou du sport : les règles¹ ».

Périlleux, parce qu'il n'emporte pas l'adhésion au sein de toutes les mouvances des études de genre – à juste titre et pour deux raisons principales. Premièrement, il paraît plus urgent d'exhumer des femmes, leurs faits et leurs œuvres oubliés, comme en témoigne la récente polémique sur la rareté criante d'autrices au programme de l'agrégation de lettres², plutôt que de traiter une énième fois la question des femmes sous l'angle de l'objectivation et, donc, de la victimisation. Deuxièmement, les études de genre qui s'appuient sur l'incontournable Judith Butler récusent la polarité d'une part entre hommes et femmes et d'autre part entre un sexe et un genre qui seraient automatiquement corrélés : elles montrent que l'objectivité du corps n'est pas souvent prise en compte, qu'il est l'objet d'une construction symbolique qui en arrive parfois à le nier.

Le corps constitue un champ de recherches riche, dont on discerne encore à peine les contours : *l'Histoire du corps*³ dirigée par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, parue en 2007, constitue la première somme synthétique sur la question, mais est moins un aboutissement des recherches qui ont été menées sur le corps ces quarante dernières années qu'une première pierre à un édifice loin d'être achevé. La vitalité des études sur le corps et les représentations qu'il suscite dans l'histoire, l'art et la littérature remonte aux années 1970. Peu après avoir ouvert, avec Pauline Schmidt et Fabienne Bock, leur séminaire interrogeant la place des femmes dans l'histoire en 1973-1974, Michelle Perrot affirmait de manière quasi-concomitante que « le corps a son histoire⁴ ». Ce n'est pas un hasard si l'histoire du corps a souvent croisé celle des femmes, comme en témoigne dans les années 1980 l'engouement pour la maternité⁵ qui continue aujourd'hui à susciter de nombreuses études. C'est que les corps

¹ « Pour en finir avec le tabou des règles », in *L'Equipe magazine*, 18 février 2017.

² Voir la pétition initiée à ce sujet : <https://lessalopettes.wordpress.com/2017/04/10/petition/>

³ A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, 3 vol. Paris, Seuil, 2005.

⁴ Michelle Perrot, « Le corps a son histoire », *L'Histoire*, 8, 1979, p. 81.

⁵ Yvonne Knibiehler, Catherine Fouquet, *L'histoire des mères du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Montalba, 1980,;



féminins apparaissent, plus que les corps masculins aux débuts des études de genre, comme « *des corps qui comptent* » : le corps, surtout celui des femmes, est en effet au cœur des problématiques agitées par les études de genre car il s'est longtemps présenté et se présente toujours comme la donnée naturelle, le différentiel ontologique qui justifie toutes les distinctions sociales faites entre les hommes et les femmes – en fait, l'infériorisation des femmes, même si les études de genre tendent actuellement à nuancer cet aspect. On notera ainsi qu'en ce printemps 2017 ont été publiés presque simultanément deux ouvrages sur les « expériences féminines du corps au Siècle des Lumières⁶ » et sur la défloration⁷, témoignant de l'attention de plus en plus profonde portée au moindre détail de l'anatomie féminine comme indice d'une construction sociale de la femme.

Ainsi, le « souci de soi » et les « corps qui comptent » sont peut-être le côté pile d'une médaille dont le côté face serait la perspective victimisante qu'engendrerait nécessairement une attention au corps de la femme. Selon Hélène Merlin-Kajman, il y avait quelque chose « d'un peu irrespirable dans [le] permanent éloge du corps » qu'elle ressentait dans le domaine des études féministes et de la recherche en général des années 1970⁸. Elle explique qu'elle s'est intéressée au XVII^e siècle justement parce qu'il est l'inverse de la liberté du corps.

Partant de ce prédicat, la session du séminaire Chorea qui s'est tenue de janvier à mars 2016 et dont ce numéro du Verger est issu se proposait d'examiner le corps des femmes au-delà de l'idéal esthétique du beau corps, le plus souvent mis en avant dans les études seiziémistes. Loin des proportions idéales du corps établies en peinture et en sculpture, le corps, des femmes comme des hommes, à la Renaissance est peut-être avant tout soumis à d'autres codes que ceux du beau : aussi bien dans l'espace religieux que politique ou privé, le corps est l'objet de contraintes multiples.

Celui des femmes subit des contraintes particulières durant la première modernité, surtout lorsqu'il est en vue ou qu'il occupe une place qui, socialement, ne va pas de soi. Ainsi, l'article de Benoît Chêne souligne à quel point Elizabeth I^{ère} a dû recourir à des stratégies d'auto-contrainte pour asseoir son *ethos* de reine ou, plutôt, de monarque. La place du corps féminin en religion est particulièrement symbolique de ces contraintes et des tensions qui touchent le corps, *a fortiori* le corps féminin. On pense aussi bien à l'enfermement conventuel, auquel l'article de Geneviève Galán-Tames s'intéresse, qu'aux pratiques martyrologiques ou extatiques et du même coup quasi-libératoires d'une Thérèse d'Avila. Les controverses religieuses, constitutives de ce siècle marqué par la Réforme, jouent également un rôle central dans ces interrogations sur le corps en général et sur celui de la femme en particulier, ainsi que l'illustre l'article de Nadine Kuperty-Tsur. Ainsi, il s'agit moins de déplorer – chose nécessaire et utile – les abominations que les femmes ont pu subir dans leurs chairs que de mesurer l'éclosion de réflexions ambivalentes sur le corps féminin, lieu de tensions entre une naturalité et une contrainte sociale toutes deux également fantasmées aujourd'hui. Le prisme de l'époque contemporaine apporte d'ailleurs un éclairage sur les invariants et les variations des

Élisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Flammarion, 1980 ; Jacques Gélis, *L'arbre et le fruit : la naissance dans l'Occident moderne, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1984 et dernièrement Nathalie Sage-Pranchère, *L'école des sages-femmes. Naissance d'un corps professionnel (1786-1917)*, Tours, PUFR « Perspectives historiques », 2017.

⁶ Nahema Hanafi, *Le frisson et le baume. Expériences féminines du corps au Siècle des Lumières*, Rennes, PUR, 2017.

⁷ Pauline Mortas, *Une rose épineuse. La défloration au XIX^e siècle en France*, Rennes, PUR « Mnémosyne », 2017.

⁸ Hélène Merlin-Kajman, « Corps, émotion, lecture. Le "classicisme" pourrait ne pas être l'antithèse de la "modernité" », dans *Corps et Interprétation (XVI^e-XVIII^e siècles)*, études réunies par Clothilde Thouret et Lise Wajeman, Leiden, Brill Rodopi, 2012, p. 49.



mécanismes de la contrainte : Juliette Bertron souligne à quel point les relectures des beautés idéales de la Renaissance par des « peintresses » (comme on aurait dit au XVI^e siècle) contemporaines mettent en exergue les injonctions d'hier et d'aujourd'hui concernant ce que doit ou ne doit pas être le corps de la femme.

En outre, la maternité apparaît comme la distinction par excellence entre le corps masculin et le corps féminin, d'où son succès comme objet des études de genre. Cependant, le corps de la parturiente n'a cessé d'être l'objet d'enjeux de pouvoir entre sages-femmes et médecin – comme le rappelle l'article de Livia Lüthi, tandis que la définition de ce qu'est une mère, du rôle qu'elle doit avoir, a été l'objet de traités et de réflexions tout au long de l'histoire. L'article de Marie Saint-Martin s'intéresse à la question de l'allaitement, qui est si fortement revenue sur le devant de la scène depuis quelques temps : le corps maternel est également l'objet de contraintes, tout autant que le corps royal ou le corps religieux.

Par ailleurs, s'il n'y a plus forcément de « permanent éloge du corps » dans les études féministes actuelles, il reste qu'il y a un écart nécessaire entre l'époque moderne, qui propose une valorisation et une écoute du corps, et la Renaissance, qui considérait le corps des femmes comme une variante nécessairement imparfaite du corps masculin, modèle de référence, que l'on retrouve aussi bien dans les planches anatomiques de Vésale qu'en peinture. Aussi ce numéro du *Verger* s'intéresse-t-il à cet aspect imparfait du corps féminin et donc à la laideur féminine aussi bien dans sa dimension esthétique que morale. L'article d'Olivier Chiquet revient sur le motif littéraire et artistique de la vieille femme, omniprésent à la Renaissance, à travers le visage de la vieille Hélène, symbole de l'angoisse des hommes du XVI^e siècle pour l'inexorable déchéance physique et le terme fatal de l'existence. Autre projection des angoisses qui traversent le siècle, la femme hirsute à laquelle s'intéresse Paola Pacifici mélange les genres et brouille les frontières entre masculin et féminin, révélant la fascination des hommes du XVI^e siècle pour le monstrueux et le pathologique qui font aussi du corps féminin un objet sacré et inclassable.

Finalement, le point commun entre corps masculin et corps féminin tient sans doute dans le constat qui émergeait des événements scientifiques organisés par Cornucopia autour de la question de la virilité et de la masculinité : le corps des femmes, tout aussi inclassable que celui des hommes, est, plutôt qu'une réalité intangible sublimée dans des symboles, le fruit de stratifications aux multiples actualisations. Les textes reflètent deux phénomènes : d'une part, la volonté d'accentuer ou de diminuer une distinction entre corps masculin et corps féminin, en tout cas une propension à ranger les corps dans deux catégories bien établies et étanches. D'autre part, des stratégies qui visent à briser une binarité, une bipartition à la fois physique et symbolique qui n'est pas éprouvée comme une réalité. Face aux exhortations à choisir un camp – celui des hommes ou celui des femmes, aux attributions propres et exclusives – les différentes figures présentes dans les articles choisissent des réponses variées qui dénotent une vitalité des interrogations sur l'être humain qui n'ont rien à envier à celles d'aujourd'hui.